

Lorsqu'on poursuit plus loin l'étude de Pétrone on est surpris de reconnaître dans son talent cette finesse et cette galanterie qui constituent un des caractères les plus nets de l'esprit français.

Je pourrais citer certain conte d'une composition si bien entendue, d'une allure si vive, d'un ton si leste et d'une conclusion si piquante qu'on le croirait tiré d'un roman de Voltaire. Les vers intitulés : *La Boule de neige*, traduits par Marot, semblent, à cause de l'ingénuité du sentiment, appartenir à l'auteur français plus encore qu'à l'auteur latin. Tel autre morceau est un madrigal dans le goût du XVII^e siècle. — La lettre, je veux dire le *poulet*, de Circé à Polyœnos est un petit chef-d'œuvre de persiflage auquel l'esprit de Bussy-Rabutin ne trouva rien à ajouter et que, malheureusement pour lui, il copia trop servilement.

On comprend par là la faveur dont a joui Pétrone pendant les XVI^e et XVII^e siècles. Condé le tenait en si grande estime qu'il pensionnait un lecteur chargé uniquement de lui en lire un passage chaque jour ; mais, de tous, celui qui poussa le plus loin l'admiration fut Saint-Evremond. Il faut dire que l'admiration de ce grand seigneur est intéressée et se traduit en impertinence pour les autres écrivains qui, n'ayant pas habité la cour, ne sauraient avoir ni le goût ni la délicatesse qu'il se plaît à louer dans l'ancien favori de Néron. Saint-Evremond peut être impertinent tout à son aise : Figaro n'est pas encore venu.

C'est encore lui qui, parlant de la mort de Pétrone, la compare et la préfère à celle de Socrate. Tout cela peut passer pour la flatterie d'un courtisan à un autre courtisan, était bon à répéter dans la ruelle de Ninon ou dans les petits soupers des *Trois-Côteaux*, mais ne vaut pas cette maxime de Cicéron rappelée si à propos par M. Pétrequin : « *Vita turpis ne morti quidem honeste locum relinquit.* »

Toutefois, à une époque où, dans le cirque, l'esclave condamné crie : *Ave, Cesar!* où Sénèque, pour conjurer la menace, fait Néron héritier de ses biens ; où Lucain dénonce sa mère pour ne pas mourir ; où Thraséas, seul, se souvient de Caton et reste stoïque, on doit tenir compte à Pétrone d'avoir su quitter